

Essence et existence

Quelle est l'essence de l'existence?

Un parcours de vie humaine avec ses attentes, ses espoirs, ses ruptures, ses abandons, ses traumatismes ressemble à un torrent qui s'assagit, s'épanouit, traverse de nouvelles montagnes et ses eaux se jettent dans un espace infini, la mer dont on n'entrevoit ni les limites encore moins la mesure.

Deux regards semblent s'opposer, celui extérieur marqué par des repères, certes changeants mais qui doit accomplir une socialisation basée sur une typologie identitaire résultant de forces souvent opposées et qui mènent à l'action; plus subtil est celui intérieur où le sensible renvoie à l'éprouvé changeant selon notre humeur ou les affres du temps. Mais cet éprouvé ordonne à un vécu, répétition incessante de nos manques, nos vides, nos traumatismes rachetés par l'espérance et la désillusion, alors, se transforme, transmute en transcendance, le temps et le plaisir immédiat se changeant du temps long et de la sagesse.

La première partie de notre vie basée sur l'apprentissage de la connaissance martelée par notre expérience révélée par nos goûts, nos aspirations, représente une trajectoire, linéaire et entrecoupé de doutes qui cherche à nous laisser accomplir dans une réussite appelant à la compétition.

L'ambivalence marque profondément ce développement, le doute s'y inscrit, méthodique ou sceptique. L'abandon d'attitudes révèle l'inconnu et son cortège d'angoisses. La tentation d'établir des défenses comme autant de barrages réduit la conscience et par là même la confiance. Ces défenses sont en partie inconscientes, elles masquent l'impossibilité de nos abandons, nos craintes de la séparation. Elles tentent de déplacer, de projeter la part de soi que l'on rejette, de l'attribuer à l'autre qui s'en défend et nous la renvoie comme un boomerang.

Ainsi la présence à soi, l'espace contrôlé, le temps analysé, bloqué par la peur où l'imaginaire se charge de magie inhibe notre pensée, empêche l'action et engage à un rationalisme morbide qui détruit toute spontanéité, toute originalité.

Le pragmatisme, l'accord subtil où la réussite se conjugue avec le beau, l'état de santé, l'épanouissement tant social que professionnel, inclue le temps long dans la recherche affective éloigné des principes de plaisir et déplaisir, est difficile à vivre dans une société où l'éternité renvoie à l'instantanéité et au mouvement dépourvu de réflexion.

Il importe alors de se retourner dans un regard intérieur sur le sens réel qui exclut toute conformité et renvoie à l'unicité de notre être. Celui-ci est marqué par un certain déterminisme neuro développementale, le lieu, le moment de notre naissance, les apports transmis, les luttes pour les recevoir, les condamner ou s'y appliquer, les rencontres animées de l'émotion, chargées de désir.

En un mot, qu'est-ce qui nous appartient conforme à notre tempérament? Qu'est-ce qui masque notre désir? Notre réussite est-elle celle de nos parents, suite de leurs propres aspirations et héritages, ou une attraction personnelle liée aux sirènes de l'actualité?

Inspire-t-elle ce besoin de reconnaissance familiale ou sociale renvoyant à notre utilité? Ou parviendra-t-on à s'en émanciper dans l'accomplissement d'une liberté qui n'a rien d'égalitaire mais renforce l'adhésion à soi-même.

La pensée est dans le temps de notre construction un service de l'action mais par la suite elle doit s'en émanciper conciliant apparences extérieures et vie intérieure, combat frappé d'un certain déterminisme et toujours à recommencer.

Dans la typologie du Moi écartelé entre principes contradictoires repose ce sentiment de confiance qui entraîne trop souvent la culpabilité.

Nos pulsions qu'elles soient orales, agressives ou sexuelles engendrant des forces que la raison tente de canaliser; Elles peuvent nous submerger dans des conduites addictives destructrices et qui révèlent nos fragilités, nous exposent à la mort que l'on veut éviter fuir à tout prix.

Trois angoisses à combattre me semblent essentielles pour parvenir à cette liberté de l'être dont l'essence révèle l'existence :

. La première issue du regard extérieur émanant des autres et de leurs complexes mal digérés, je l'appellerai « Castration ». Elle se traduit par cette notion équivoque de mérite, être à la hauteur non de soi mais d'une situation. C'est ce paradoxe qui me paraît être à l'origine des névroses. Il amène à la confusion et l'être disparaît devant une situation qui provoque la conscience et un jugement qui annihile la personne. C'est un cheval qui bute sur un obstacle et se condamne à répéter ou fuir tous les obstacles, rétrécir sa vision, se protéger d'espaces de désirs de conquête et de temps retrouvés.

Cette fatalité à reproduire l'erreur, à s'interdire la réussite provient de cette attitude où la gratification n'existe que dans l'excellence et l'impossibilité d'y parvenir. Le risque est de faire preuve d'orgueil du moins de suffisance et de la vanité qui la légitime.

Alors le retour sur nous-mêmes renvoie à l'abandon qui se conjugue de manière multiple, vide, manque, absence mais surtout séparation, éprouvé de la souffrance nécessaire à une renaissance qu'accompagnent l'incomplétude et le doute de n'être jamais allé au bout, mais de quelle séparation s'agit-il et quels en sont les fondements?

La séparation la plus courante, la plus banale est de changer d'espace et de temps, rupture où la liberté recouvrée mènerait à la félicité ou du moins à la tranquillité. Les vacances rappellent l'arrêt des contraintes, les moments choisis, l'ouverture à soi-même et aux autres, la réconciliation nécessaire loin des déplacements ou des excuses de fuite trop nombreuses et répétées. Très souvent, trop souvent après le repos, la curiosité, l'ennui s'installe. Il faut retrouver en soi la force du défi, de l'enjeu, de l'espoir renouvelé, une autre aventure qui ne soit pas une fuite.

. Une autre, tout aussi courante, est de rompre les liens amicaux et de couple voire du travail qui absorbaient les forces et engendraient le manque de présence, de tendresse. Le conjoint ne respectait pas la part sombre projetée sur lui d'indifférence et de peur, d'attente anxieuse de guérison, de substitution. Les reproches adressés ne peuvent l'être à nous-mêmes, ils ne nous aident pas à dépasser nos inhibitions. Dans ce repli narcissique qui préserve de la dépression, la recherche va être esthétique, l'émotion doublée de désir, cette apparence d'être encore jeune, fuyant la mort, retrouvant l'ivresse. Derrière, est un désir d'immortalité dont l'excitation, la fausse euphorie masque la réalité que l'on retarde.

Vivre, mais à côté de soi, refuser le renoncement et l'accomplissement de notre âge. La pensée s'éloigne de la sagesse. Détachement et engagement ne sont plus de mise. Seule demeure l'expression narcissique.

. Une troisième voie consiste à se donner bonne conscience, s'ouvrir aux réseaux sociaux, à la vie associative, faire preuve de générosité mais non d'amour partagé, se ré-assurer sur ses compétences et attendre la reconnaissance sociale.

Derrière tous ces abandons se révèle le besoin d'être aimé. Ils nous renvoient à la relation double où le moi se perd dans la recherche de la toute puissance et l'indispensable lien avec l'autre porteur de tous nos maux.

Cette aventure pré-œdipienne est renforcée par l'individualisme ambiant, la quête de la réussite, la volonté de l'asséner voire de la provoquer et qui s'oriente vers la richesse matérielle et

l'éloignement du spirituel. Ce dernier est confondu par des attitudes magiques dont l'observance déçoit. Comme si le spirituel n'était qu'illusion, mythe confinant à l'obscurantisme, histoire ancienne, religion réduite à une morale dont les préceptes détachés de l'amour sont indivisibles. L'amour c'est le temps long, le dépassement de soi, le refus de la tranquillité, la reconnaissance et non l'abolition des différences, le respect, le partage plutôt que la compétition. Quel éloignement dans un monde où le temps et l'espace sont abolis, où l'immédiat est déjà dépassé, où la vitesse devient cosmique.

La présence à soi demande de façon égale un tonus psychologique alimenté par des forces renouvelées qui entourent une distance vis à vis des agressions de la vie et de leur ressenti. Si l'abandon n'est pas possible, la personne se sent victime, déplace sur les autres de l'amertume pouvant aller jusqu'à de la haine satisfaite des écueils ou des difficultés des autres, ce qui la rassure et la maintient dans un état de justice immanente.

Après l'angoisse d'abandon survient celle existentielle et concerne plus profondément notre être. Quelles en sont les priorités ? Atteint-elle nos identités, la santé tant physique que mentale, l'esthétique du corps en proie au vieillissement ou à la maladie, la vie affective et son cortège, la tendresse de complétude sexuelle ou encore l'identité professionnelle et son corollaire sociale, et au-delà l'essence, c'est-à-dire la qualité de notre vécu loin du rationnelle ou du politiquement correct, la priorité de la relation avec soi-même, apprendre à se considérer à s'aimer. Le spirituel commande de nature philosophique ou religieuse, induit une finalité en l'homme, le bonheur ou en Dieu, la révélation.

L'être se transcende dans une complétude plus ou moins profonde s'extirpant des sources du quotidien orientant sa vie en une trajectoire qui n'a rien de linéaire et demeure ascendante au-delà des ruptures, des doutes dépassant les circonstances.

Si l'on n'y parvient pas, l'existence devient terne, la réussite matérielle sans agrément, la relation aux autres indifférenciée. Le risque est alors de privilégier la composante narcissique, plaisir de l'instant, goût de l'interdit, fascination pour un ailleurs qui vit le phantasme, se moquer des tabous et expose à la désillusion. C'est une fuite en avant, dans une hyperactivité, composante phobique qui récuse le temps qui passe, détourne un espace que l'on craint fini. L'exaltation, l'excitation masquent la faiblesse du refus et nous rappellent la « Damnation de Faust ».

Pour autant, cet épisode de vie est parfois nécessaire mais ne doit pas durer trop longtemps et s'auto-alimenter dans une frénésie qui n'a plus de sens. Car au-delà du vide, du non sens, du renoncement où les pulsions de mort et les obsessions qui les accompagnent trouvent leur expression. Fascination de la mort que guette l'idée de suicide, combat stérile et douloureux où l'instinct de vie s'étirole, bousculé par la vengeance contre la destinée de soi-même Je ne suis plus moi, mon corps, mon esprit ne répondent plus à mon désir; La raison en est de disparaître surtout si cela se pérennise et que la guérison reste hypothétique.

Marcher dans sa tête, relire et relier son histoire avec celle des autres, surtout ne pas comparer ou instaurer une série de priorités, un classement qui se révélerait inefficace me paraît être la meilleure solution.

L'étude, l'intérêt porté aux autres ou au cosmos, la transmission d'un savoir être plutôt qu'un savoir déjà dépassé me paraissent une solution.

C'est le verre à moitié plein ou à moitié vide.

Sommes-nous égaux devant une telle perspective? Certainement pas, certains seront toujours optimistes et confiants, d'autres dubitatifs et d'autres encore pessimistes et malheureux.

Existe-t-il un déterminisme à l'essence de notre existence ? Les neuro-sciences nous apprennent que nous ne sommes pas égaux devant l'aspiration à la joie, à la gravité, à l'estime de soi. Pour autant l'éducation, l'environnement semblent jouer un rôle primordial mais l'apprentissage

de la séparation détachée de la frustration permet une légitime distance vis à vis de ses besoins couplés au x désirs et amènent à la liberté de l'être.

C'est un travail en profondeur qui impose le renoncement, lutter contre la peur implique de calmer les émotions liées au jugement sans le récuser pour autant.

L'essence de l'être et la liberté qui en découle ne peut se faire sans le renoncement à une réussite personnelle. Si elle survient, elle n'est que contingente et ne se vit que dans l'accomplissement d'une mission à rechercher selon ses dons. L'essence c'est se séparer des défenses qui nous protègent autant qu'elles nous aliènent et nous renvoient à un pseudo confort.

Franchir, transcender ces trois angoisses assurent la sagesse sans besoin de reconnaissance sans élimination du désir, et la vie vaut la peine d'être vécue.

Robert Mosnier